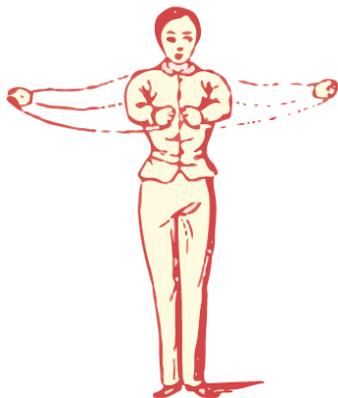


## Myriam Chérel interviewe Daniel Roy <sup>1</sup>



Pour « Lacan sens dessus dessous » Daniel Roy, psychanalyste à Bordeaux, membre de l'ECF de la NLS et de l'AMP, a choisi un extrait du texte de Jacques Lacan « Kant avec Sade » : « Le désir, ce qui s'appelle le désir suffit à faire que la vie n'ait pas de sens à faire un lâche. » <sup>2</sup>

**Daniel Roy** — Cette phrase m'est revenue parce qu'une traduction de « Kant avec Sade » en russe vient d'être effectuée par plusieurs jeunes collègues. C'est la traduction d'un texte difficile, et un certain nombre de phrases ont fait l'objet de discussions et celle-ci en particulier. Cette phrase, que j'ai retrouvée au moment où vous m'avez demandé à quelle phrase je pouvais penser, était en concurrence avec une autre phrase rencontrée encore de façon beaucoup plus ancienne, découverte quand j'ai commencé à lire Lacan, dans le premier Séminaire que j'ai lu sur les psychoses quand j'étais jeune psychiatre : « le désir de l'homme est le désir de l'autre » <sup>3</sup>. À l'époque, cette phrase m'était apparue comme extrêmement scandaleuse. C'était un scandale pour moi que de penser que mon désir pouvait être le désir d'un autre – à ce moment-là Lacan l'écrivait avec un petit a.

La phrase issue de « Kant avec Sade », je l'ai rencontrée un peu plus tard, et elle fait partie de ces phrases dont on a immédiatement le sentiment qu'elle a été écrite pour vous. Cette phrase, j'avais eu le sentiment qu'elle s'adressait à moi quand je l'ai lue la première fois. C'est pour ça qu'elle m'est revenue, c'est pour ça qu'elle était restée inscrite. Évidemment, plusieurs facteurs se conjuguent – c'est le cas de le dire, puisque c'est une phrase qui suit le commentaire par Lacan du petit apologue de Kant sur les conduites éthiques, le choix du sujet face à des situations où il faut que le jugement moral s'implique. En particulier ce choix du jeune homme qui doit retrouver sa belle dans un logis qui donne sur une place : si le gibet y est dressé c'est qu'il lui est interdit d'aller voir la belle (on imagine parce que tout n'est pas dans le texte de Kant). Est-ce que le jeune homme franchira néanmoins l'obstacle, parce que ce qui compte c'est d'aller retrouver sa belle ? Kant laisse supposer que non. Lacan est beaucoup plus prudent, il laisse la question ouverte. Et c'est là qu'arrive la question du désir, dont la présence suffit à faire que le sujet ne soit pas un lâche. Lors des discussions pour la traduction, une collègue a dit que cela comportait une dimension héroïque, et c'est très juste. En effet, pour le jeune psychiatre que j'étais, c'était un moment où la dimension héroïque qu'il pouvait y avoir dans l'aventure de la psychanalyse était présente. Et aussi, d'une certaine façon, certainement l'objet même de l'apologue de Kant : aller rejoindre la jeune femme de l'autre côté de l'obstacle était aussi un élément qui faisait partie de ma vision de l'héroïsme à l'époque – et peut-être toujours d'ailleurs, parce que c'est toujours un acte un peu héroïque que d'aller vers une femme pour un homme. La phrase de Lacan je l'entends maintenant autrement : ce n'est pas la peine d'ajouter un mur ni un gibet, c'est le sens de cette phrase

<sup>1</sup> Interview réalisée par Myriam Chérel en avril 2018, lors du Congrès de l'AMP à Barcelone.

<sup>2</sup> Lacan J., « Kant avec Sade », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 782.

<sup>3</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre 1, *Les Écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 169.

profondément articulée. D'ailleurs, la suite du texte l'indique, quand il rappelle que là où il y a le désir, il y a la loi.

**Myriam Chérel** — La loi et le désir se confondent.

**D. R.** — Exactement, et c'est fondamental ; ça déplace considérablement la question du désir, immédiatement. C'est la question de la loi, mais du désir aussi puisque, comme je le disais tout à l'heure avec cette autre phrase de Lacan, « le désir de l'homme est le désir de l'autre ». L'autre, on peut avoir le sentiment erroné qu'on peut savoir ce que c'est, mais alors le désir entre les deux devient de plus en plus difficile à cerner et c'est bien d'ailleurs ce dont il s'agit.

**M. C.** — Difficile à cerner, mais articulé.

**D. R.** — Tout à fait, articulé et c'est ce que l'on découvre en analyse, par les signifiants qui déterminent le sujet. Lacan rappelle que c'est ça la loi, pour autant que l'on se met sous ce défilé du signifiant qu'est l'expérience analytique. C'est là où ce qui apparaît comme une maxime lacanienne n'en est pas une ! C'est un constat : le désir se loge effectivement dans cette loi particulière qui est l'enchaînement des signifiants. Cela ne dit pas tout de l'expérience analytique mais sans cette première articulation...

**M. C.** — C'est la signification phallique ?

**D. R.** — Entre autres, c'est l'ensemble de la signification que l'on peut dire phallique.

**M. C.** — Phallique dans le sens du manque. Ce qui oriente c'est le désir de l'Autre en tant qu'il est manquant.

**D. R.** — Voilà, le temps de le découvrir. Parce qu'il y a toujours cette recherche d'une certaine forme de complétude dans le signifiant lui-même, dans la signification, dans le sens. Si on ne l'a pas de ce côté-là, le névrosé va le chercher ailleurs du côté des objets, des objets plus-de-jouir, des objets de jouissance, et dans le fantasme, qui vient couvrir ce manque dans l'Autre. Ce n'est donc pas si simple que ça d'apercevoir cette dimension de manque dans l'Autre. Tout est fait par le névrosé pour que ce manque soit dénié, soit refoulé, sous des formes diverses selon les modalités de sa propre névrose.

**M. C.** — Il y a deux signifiants très importants, me semble-t-il, dans cette citation : « vie » et « lâche ». Alors, « lâche », ce serait donc céder sur son désir ?

**D. R.** — C'est effectivement laisser tomber la loi du signifiant, s'en extraire, penser qu'à un moment donné on peut avoir une vision sur cette loi-là, qu'on peut prédiquer dessus sans conséquence autre. Le lâche c'est celui qui est non-dupe, très simplement. Alors ça peut se conjuguer de diverses façons, ça peut être lâche au sens de laisser tomber, laisser tomber ça, laisser tomber l'aventure en quoi consiste une analyse et cette confiance particulière qui est la supposition de savoir – forme de croyance faible mais tout de même. Cette phrase permet d'orienter beaucoup les cures actuelles, marquées par des demandes qui ne sont pas toujours des demandes d'analyse au sens strict du terme.

**M. C.** — Dans *Télévision*, quand Lacan parle de lâcheté, il en parle du côté de la lâcheté morale, donc du côté de la jouissance.

**D. R.** — Effectivement, ce qui court derrière cette phrase où il articule le désir et la loi, c'est qu'il y a quelque chose qui conduit le sujet de façon beaucoup plus intense, beaucoup plus stricte, et de façon beaucoup plus aveuglante, c'est la présence d'une jouissance qui est là, présente, autour de laquelle le sujet tourne, dont il a quelquefois des manifestations, sous la forme de l'angoisse plus fréquemment, mais aussi : des passages à l'acte, des acting, des addictions, avec lesquels les sujets viennent quelquefois nous voir aujourd'hui. Cette jouissance, le pas à faire n'est pas seulement de tourner autour, mais de trouver une façon de la dire qui est en même temps une façon de savoir s'en débrouiller, les deux marchant ensemble. C'est là où l'on rencontre, à la fois dans la clinique et dans son expérience personnelle, cette dimension de lâcheté morale, qui est le moment dépressif où on laisse tomber ça parce qu'on ne veut pas y toucher, on ne veut pas écorner ce moment de jouissance. Dans la clinique il faut parfois savoir composer avec. Dans sa propre cure je ne dirais pas qu'il faut savoir composer avec, je dirais qu'il faut savoir être un peu méchant avec soi-même.

**M. C.** — Méchant plutôt que lâche.

**D. R.** — C'est ça, ce n'est pas le courage, c'est plutôt être un peu féroce.

**M. C.** — Il y aurait un certain forçage pour céder sur sa jouissance ?

**D. R.** — Il y a une certaine férocité à avoir pour ne pas chercher à composer avec, puisque la structure qui est la nôtre, avec laquelle on a grandi, les choses auxquelles on a cru, les idéaux, les récits qu'on fait de sa vie, sont déjà des compositions sur la partition de la jouissance.

**M. C.** — Mais en même temps, l'analyste n'est pas un héros.

**D. R.** — Pas du tout.

**M. C.** — Qu'est-ce qui ferait alors la petite différence avec la version héroïque de votre lecture ?

**D. R.** — Il y a plusieurs façons de prendre le héros. Il se trouve que je m'appelle Roy, le nom qui m'a été transmis. Il y a la signification du héros mais il y a aussi le plaisir que j'avais d'écrire ce nom et de l'épeler, plaisir qui est resté longtemps insu. J'aimais beaucoup ce Y de la fin. Le héros grec. J'ai été très tôt passionné par le héros grec, celui dont Lacan dit qu'il peut être trompé. Et d'une certaine façon c'est ça l'analyste, c'est un héros qui accepte d'être trompé, il accepte d'être dupe de ce que raconte l'analysant.

**M. C.** — C'est la vérité menteuse.

**D. R.** — Jusqu'à pouvoir être laissé tomber et accompagner son analysant vers ce point de vérité menteuse, pour autant que lui-même en ait rencontré certains éléments qu'il a pu isoler. Il sait que ça existe, pas seulement parce qu'il l'a lu, mais parce qu'il l'a rencontré. Il peut accompagner dans une certaine fraternité les sujets qu'il rencontre.

**M. C.** — Pourquoi cette phrase vous a-t-elle touché plus que d'autres ?

**D. R.** — Je crois qu'elle tombait bien pour moi au moment où elle est arrivée, par l'ensemble des éléments signifiants qu'elle articulait et l'histoire qu'il y avait autour. C'était une bonne contingence. Et la dimension héroïque me plaisait bien. Ça orientait ma vie aussi.

**M. C.** — Et de fait, ce lien entre désir, lâcheté et jouissance, comment cela oriente votre pratique quand vous entendez des analysants pris par ces signifiants ?

**D. R.** — Je sais qu'on peut s'en sortir, par expérience. Je sais qu'il y a des issues. De ce fait, je ne suis pas enclin à laisser les analysants patauger sur le versant masochiste de la dépression. Parfois, c'est inévitable que ce soit rencontré, parce que les choses se sont articulées comme ça. Mais il s'agit de ne pas patauger là-dedans, parce que je sais que ça produit une certaine fascination qui peut conduire à des actings dans la vie. « Dans la vie » est un point fondamental de cette phrase, comme vous l'avez souligné. Nous, psychanalystes, avons l'expérience que l'analyse est une affaire de vie, de notre vie. La vie vaut la peine, a un prix, qui est au départ indexé à cette jouissance qui est au centre de cette phrase. C'est intimement lié. C'est ça qui fait le prix de la vie, comme dit l'expression.

**M. C.** — Au XXI<sup>e</sup> siècle, pensez-vous que le désir est plus lâche ?

**D. R.** — De façon très radicale, dans la mesure où les signifiants-mâtres sont beaucoup moins qu'avant articulés à la subjectivité, à l'histoire des sujets, à leur détermination propre. Avant, les gens arrivaient avec des récits familiaux, maintenant ils ont des discours tout prêts. C'est très frappant dans les demandes. Ils se présentent comme ça : de la gestion des émotions, du management de la vie familiale, reprendre confiance en soi... articuler ces signifiants en chapelet ça ne peut rendre que lâche par rapport au désir tel que Lacan le définit là, parce que le désir ne loge pas, n'a pas sa place entre ces signifiants, il n'est pas le furet qui court. Il y a alors un important travail préalable pour que le sujet commence à parler, non pas de lui, mais pour que lui, réapprenne sa langue, les signifiants qui sont les siens, avec des points de rencontre, des points de butée, avec les objets plus-de-jour.

**M. C.** — Il y a en effet le prêt-à-porter servi sur un plateau, mais aussi la prolifération des lathouses.

**D. R.** — Oui, elles sont utilisées pour colmater ces pointillés qu'il y a entre les signifiants où le sujet pourrait rencontrer un effet de division et donc quelques hésitations dans sa vie. Il le rencontre, mais il est tout de suite bouché par ces objets de jouissance – objets qui s'y prêtent. Est-ce que les analysants en sont dupes ? Certains oui. Certains sont capables de vous parler de la planche de surf pendant très longtemps, avant que ça cède, et qu'ils puissent faire du surf sans que la planche leur serve à ne pas surfer sur les signifiants. Le temps que la planche de surf se trouve prise dans une contingence signifiante de la langue, que ça se percute avec un autre signifiant, qu'un effet de *Witz*, un jeu de mot involontaire fait que l'analyste éclate de rire et l'analysant aussi. Il faut que l'analyste provoque ces effets de percussion, sinon ça peut durer longtemps. Jusqu'à ce que le sujet saisisse qu'il y a du désir là où il y a cette loi-là, cette loi de suivre pas à pas les choses qui ont compté dans sa vie.

**M. C.** — À la fin d'une analyse, le désir de l'homme reste-t-il le désir de l'Autre ?

**D. R.** — Oui, encore plus. Justement, c'est relativement pacifiant par rapport à la question du désir. Désirer n'est pas un combat. C'est là ou ce n'est pas là, ça ne répond pas au commandement, ce n'est plus une bataille à chaque fois.

**M. C.** — Ce serait quoi alors ?

**D. R.** — C'est la présence du vivant en mouvement, Freud a nommé cela *libido* ! L'action que nous avons dans le champ qui est le nôtre s'appuie là-dessus. J'aime bien le côté « partir en mission », ça reste présent mais sous une forme d'un consentement d'un autre type, pourrait-on dire.

**M. C.** — Merci Daniel Roy.